

Témoignage de France

Autor(en): **Nougaret, Louis**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne**

Band (Jahr): **9 (1966)**

Heft 2

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-869790>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

TÉMOIGNAGE DE FRANCE

Monsieur le Président,
Mesdames, Messieurs,

Au nom de la Société des Etudes latines, dont je vous apporte les messages d'amitié et de gratitude, au nom de notre président M. Jacques André, au nom de notre administrateur M. le Doyen Marcel Durry, en mon propre nom, je remercie le Groupe romand de nous avoir conviés, la trésorière et moi-même, à assister et à participer à l'hommage qu'il rend aujourd'hui à la mémoire de notre fondateur. Madame Marouzeau devait, elle aussi, être parmi nous, mais des empêchements impérieux l'ont retenue à Paris. Elle m'a chargé de vous renouveler ici ses regrets les plus vifs et de vous assurer de nouveau de sa profonde reconnaissance envers le Groupe romand.

Marouzeau, il y aura bientôt soixante ans que je l'ai vu pour la première fois. Et dans des circonstances que ma mémoire a conservées. Je devais avoir sept ou huit ans quand mon père, ancien farnésien alors professeur à Perpignan, emmena ses trois enfants passer quelques semaines de vacances chez Louis Havet, dans sa propriété du Clos, en Touraine, sur les bords de la Loire. Louis Havet préparait alors son Manuel de critique verbale appliquée aux textes latins, et mon père en piochait les épreuves avec lui. Il y avait en même temps au Clos, logé dans la partie qu'on appelait le Rocher, un personnage de figure austère, portant grande barbe et n'adressant pas volontiers la parole aux galopins que nous étions: c'était Antoine Meillet. Nous l'avions vu arriver de Châteaumeillant monté sur un curieux tricycle à moteur, huileux et puant, qui comportait un deuxième siège devant le guidon, sur lequel il avait amené une vieille cousine. Il y avait enfin, j'en passe, un jeune couple, à l'abord plus riant que celui du grand prêtre de la grammaire comparée, c'étaient

les Marouzeau. Madame était charmante; elle s'amusa à fleurir la chevelure de ma petite sœur ; M. Marouzeau conquérait d'emblée notre amitié en montant une expédition en barque, qui ne fut pas sans péril, sur la rive gauche de la Loire. Il avait alors en chantier, je l'ai su depuis, sa thèse sur la phrase à verbe être en latin; mais, croyez-m'en, c'était bien là un détail dépourvu à nos yeux de la moindre importance. Vous le comprendrez aussi, les conversations de tous ces doctes personnages faisaient peser sur le déjeuner de midi un ennui mortel pour les trois enfants. J'en ai toutefois retenu trois mots qui ont surnagé dans ma mémoire: épreuves, placards, mise en page; c'est peu. Combien nous préférions les promenades de l'après-midi qui conduisaient les hôtes du Clos tantôt dans la vallée Coquette, tantôt, par les bords ombragés de la Cisse, jusqu'à Vouvray, et au-delà jusqu'au Mont, où passait l'été au autre ménage « philologique », les Serruys; mais ceux-là du moins avaient-ils deux garçons de nos âges avec qui nous pouvions jouer. Quand ces promenades faisaient place à des réceptions, Anatole France, les Renan ou les Psichari, nous étions remis à la garde de Papa Loiseau, le jardinier, qui nous emmenait pêcher le goujon sur les bords de la Loire. Après le dîner, la nuit venue, quand il n'y avait ni musique ni lecture, et que le ciel était étoilé, Louis Havet installait la lunette astronomique sur la terrasse qui domine la Loire et promenait nos yeux émerveillés dans les cratères de la Lune ou autour de l'anneau de Saturne. Telle était à peu près la vie que l'on menait au Clos, vie studieuse et campagnarde, que connurent les Marouzeau chaque fois que les zigzags des voyages de Paris à Fleurat leur ont donné prétexte à passer par là.

C'est bien longtemps après que pour ma part j'ai pu attribuer un sens à cette lointaine rencontre, alors que Marouzeau se trouvait aux côtés des deux hommes qui ont eu l'influence la plus considérable sur son orientation scientifique, Havet et Meillet; et je me plais à voir en elle la préfiguration de notre Société des Etudes latines: étaient présents Jules Marouzeau, fondateur-administrateur, Louis Havet, son premier président, Antoine Meillet son quatrième. Il faut bien aussi mentionner modestement le secrétaire, moi-même; ne manquait au Bureau que la trésorière.

La deuxième rencontre fut celle de la fondation. En 1923 j'étais devenu, pour de vrai cette fois, secrétaire de Louis Havet, chez qui j'habitais au 18 du quai d'Orléans. Il m'apprit un jour qu'une nouvelle société, sœur cadette de l'Association des Etudes grecques, allait naître; il s'en réjouissait profondément; ce serait la Société des Etudes latines. Son fondateur était Marouzeau, que je n'avais peut-être pas

oublié depuis Le Clos. Cette société grouperait bientôt tous les latinistes. « Toi aussi, ajouta-t-il, tu dois t'y inscrire tout de suite, et plus tard tu en deviendras un collaborateur. » Je n'eus garde de désobéir à mon bon maître et c'est ainsi que j'assistai, le 28 avril 1923, à la grande première de nos séances mensuelles, tenue dans la salle Gaston Paris. Le président, Louis Havet, prit place au haut bout de la table du milieu, face au tableau noir. L'administrateur, qui portait alors la lavallière bleue à pois blancs à laquelle il a été longtemps fidèle, s'assit à la gauche du président, à cette place qui devait être la sienne pendant les quarante années de son règne. C'est là que le plus souvent je me le représente quand je pense à lui, c'est là que nous avons tous admiré son étonnante et inaltérable jeunesse. Après avoir exposé les raisons qui l'avaient amené à fonder notre société, et fait ce qu'il devait appeler bientôt la chronique des études latines, il céda la parole au président et ce dernier lut alors la première des communications faites à la Société; elle portait sur un sujet de critique verbale, la loi des fautes naissantes. Je ne veux pas vous infliger le mélancolique plaisir de citer les noms de ceux qui ont, comme moi, assisté à cette séance mémorable, trop nombreux seraient les vides. J'aime mieux signaler un de ceux dont l'absence fut remarquée ce jour-là, notre administrateur actuel, M. Marcel Durry, mais il avait une excuse tout à fait recevable: il était alors à Rome au palais Farnèse, où il s'occupait des Cohortes Prétoriennes.

La salle Gaston Paris est restée aujourd'hui ce qu'elle était alors. La bibliothèque de Gaston Paris en garnissait tout le mur du fond; le buste du savant romaniste, monoclé, marmoréen et froid, toisait les arrivants. Louis Havet lui aussi est toujours là, je veux dire son portrait, que le président d'aujourd'hui contemple de son fauteuil, fixé au-dessus du tableau noir. Il semble écouter avec bienveillance, par-delà quarante années, nos amicales discussions mensuelles. Marouzeau, lui, n'est plus présent dans la salle que dans notre souvenir.

Jamais deux sans trois, dit-on; la troisième rencontre marquante, si j'excepte les années où j'eus, avec plusieurs d'entre vous, le privilège d'être son élève à l'École des Hautes Etudes, eut lieu une vingtaine d'années plus tard. Après la publication du Mémorial, nous avons pris, ma femme et moi, l'habitude de grimper assez souvent les six étages du boulevard Raspail. Du haut de son balcon il nous faisait admirer la vue exceptionnelle qu'il avait sur Paris, et plus encore ses prouesses de fleuriste et d'arboriculteur et son chef-d'œuvre de jardin japonais pavé des cailloux qu'il était allé dénicher aux

quatre coins de la planète. Un jour donc il nous accueillit avec un large sourire, légèrement inquiétant, un de ses sourires derrière lequel il cachait mal sa joie de collégien de vous préparer un bon tour. « Ah, je suis content, nous dit-il, enfin je viens de résoudre un problème ardu: j'ai découvert la nouvelle trésorière de la Société. — Bravo, nous écriâmes-nous. — Oui, ajouta-t-il en se tournant vers ma femme, cette trésorière c'est vous. » Il ne souriait plus, il pouffait ! Ma femme se débattit, je protestai; nous nous heurtâmes au roc de son entêtement: elle était trésorière, et l'est restée depuis. Du même coup de filet il avait aussi ramené sur le sable un secrétaire, et je le suis encore, moi aussi. C'est de cette manière que commençait pour nous une troisième phase dans la découverte de Marouzeau, celle où nous eûmes le privilège de le voir directement à l'œuvre.

Notre tyran fut un bon tyran; par sa gentillesse, par sa compréhension tout de suite il nous fit aimer notre travail et nous inspira le secret désir d'alléger sa propre tâche. D'ailleurs il prêchait d'exemple et pendant la période d'apprentissage il ne ménagea ni ses conseils ni sa peine. Nos séances de travail avaient lieu, le plus souvent, dans le cabinet aux livres, dont il avait lui-même agencé le rayonnage pour le remplir comme un œuf. Nous le trouvions là, le dos au poêle en hiver, assis sagement à sa petite table, les fichiers de ses travaux philologiques dissimulés dans un coin de la bibliothèque et remplacés par le dossier de la Revue, un bout de crayon à la main et quelques vieilles épreuves d'imprimerie au dos desquelles il écrivait. J'ai toujours admiré le peu d'instruments et le peu de place qu'il employait dans son travail, et comme tout demeurait en ordre autour de lui. C'était sans doute un reste de ses habitudes d'enfant, quand il faisait ses devoirs d'écolier sur un bout de la table familiale de Fleurat, comme il l'a conté dans *Une Enfance*, habitudes qui l'ont accompagné jusqu'à l'Institut.

Sur la cheminée, fixés à la glace, quelques souvenirs, quelques-unes de ses aquarelles qu'il avait brossées en Suisse avec un talent si spontané, et qu'il commentait avec joie. Le labeur commençait bientôt: épluchage des dépenses, des recettes, chapitre par chapitre, comparaison avec les chiffres de l'année passée, barrer, surcharger, balancer, recherche de ces terribles centimes qui s'obstinent à fausser les additions. Enfin quand tout était réglé, fixé, arrêté, Madame Marouzeau, heureuse de voir la fin de ce supplice, apportait plateau, bouteilles et biscuits pour fêter dans l'allégresse la clôture de l'exercice. Alors, en dégustant l'apéritif, il parlait de l'avenir de la Société: « et maintenant, à qui penser pour les élections? » était la question presque rituelle. Il évoquait aussi ses projets personnels: « Ecrirai-je

enfin ce commentaire de Térence qui est là, sur fiches ? » Il faisait une description lyrique de la maison, du nid, selon son expression, qu'il bâtissait à Iteuil pour ses vieux jours; et surtout il ouvrait le trésor de ses anecdotes et de ses souvenirs qui faisait de lui le causeur et le conteur inimitable qui nous a si souvent charmés dans nos banquets.

En réalité notre collaboration n'entraînait jamais en sommeil: après ces fameuses séances de travail, quand nous l'avions quitté, nous ne perdions pas pour autant le contact; en effet, à la moindre question, ou, comme il disait, au moindre scrupule, s'établissait le dialogue par fil, Danton 69-22 Marcadet 11-95 qui ne cessait, une fois tout arrangé que pour recommencer à la première occasion.

Voilà, Mesdames et Messieurs, les trois souvenirs majeurs qu'il m'a été doux d'évoquer devant vous; car, vous le savez mais je le sais peut-être mieux que vous-mêmes, le Groupe romand fut quelque chose de particulièrement cher à son cœur, cher au même titre que votre pays qui pour lui symbolisait la liberté, pays dont il se vantait d'avoir, en randonneur infatigable, en amoureux fervent, exploré toutes les vallées, tous les monts, tous les lacs, tous les cols. Aussi finirai-je sur un mot qui lui était devenu familier à l'approche de vos réunions; ce mot révèle combien lui était douce la violence qu'il se faisait pour accourir vers vous: « Le Groupe romand, disait-il, m'invite à sa prochaine séance; je devrais me reposer; je sens que je vais encore dire oui. »

Paris.

Louis NOUGARET.